

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. X.

MONTREAL, 1 JUILLET 1899.

No. 224

SOMMAIRE :

Notre Marchand, *Vieux-Rouge* — L'usure, *La Rédaction* — Le Patriotisme Prostitué, *Patriote* — A propos d'Emprunt, *Banco* — A Beau Mentir, *Veritas* — Les Cloches de Corneville — Les Tziganes au parc Sohmer, *Piccolo* — Pèlerinages Mouvementés, *Catholique* — Petit Chantage, *Rigolo* — Un Chansonnier Breton, — La Pluie qui Parle, *Emile Gautier* — Les crises de l'Église d'Angleterre, *Rovic*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame

NOTRE MARCHAND

N'ayez pas peur, il ne s'agit pas de politique.

Nous en sommes arrivés au point où la politique est ici devenue ce qu'est l'affaire en France.

Aussitôt qu'on en parle, le crépage de chignons moralement commence.

Non, je veux parler de notre Marchand, à nous, Canadiens-français, qui, lui aussi, revient de l'Égypte et mettra prochainement le pied sur le sol canadien au retour d'une expédition glorieuse où il a fait honneur au nom français.

Je veux parler du lieutenant Girouard qui a obtenu un congé bien mérité et qui est en route pour revoir la terre natale.

Songez-t-on bien qu'il serait déplorable pour les Canadiens-français de ne pas saisir la portée de cet événement et de ne pas profiter pour s'affirmer et recueillir l'honneur qui leur revient du fait d'un des leurs.

Vous avez vu tout ce qu'a fait la France

pour recevoir dignement le héros de Fachoda. Rien n'a été trop beau pour prouver la reconnaissance populaire. Le gouvernement a envoyé un de ses plus beaux cuirassés pour le reconduire au sol natal. Les populations le long de la route sont venues en masse le saluer et l'acclamer à son passage.

C'était une réjouissance nationale.

Mais, ce qu'a fait ce petit français de Marchand, un petit canadien du nom de Girouard l'a presque égalé.

Il est inutile de retomber dans les détails qui ont fait la nourriture régulière de la presse.

On sait quel prodigieux travail le lieutenant Girouard a accompli dans le désert pour assurer les communications et fournir une base efficace d'opération au Sirdar Kitchner en route pour Khartoum.

Lord Salisbury, lui-même, qui, comme anglais, ne devait pas être porté à gaspiller les compliments sur un descendant de français, a déclaré dans un grand banquet à l'hôtel Metropole, en face des représentants de toutes les grandes compagnies de chemin de fer que si le Sirdar avait pu gagner Khartoum c'était grâce au lieutenant Girouard.

Ce sont là de bien gros mots si l'on considère surtout le cas que l'on fait en Angleterre des résultats obtenus dans la campagne d'Égypte.

Ce faisant, en élevant bien haut les noms français, en veillant bien de ne pas les laisser passer au crédit d'une autre nationalité, nous ferons œuvre de patriotes.

Mais, n'est-ce pas curieux que l'histoire de la Haute Égypte se résume maintenant dans ces deux noms français " Girouard et Marchand " ; n'est-il pas étrange que ce fameux Sirdar Ritchner ait vu le feu pour

la première fois dans les rangs de l'armée française.

Combien étrange est la destinée qui met face à face sur le continent africain les descendants de la même race séparés par deux siècles d'abandon.

Girouard dont le correspondant militaire Stevens a dit qu'il unissait l'imagination du Français à l'ingéniosité de l'Américain et à l'entêtement de l'Anglais ; Marchand, le fils du menuisier de Choisey, poussent chacun leur travail, leur marche en avant avec cette solidité de jugement, cette sûreté de vue, ce bel enthousiasme et cette largeur d'idées qui est le propre des races latines.

Ce sont deux gloires

Mais, pourquoi n'en profiterions-nous pas ?

Pourquoi les Canadiens-français qui, en dehors de la politique aux héroïsmes faciles, n'ont pas de pléthore de héros, ne cherchent-ils pas à revendiquer bien clairement la gloire de Girouard ?

Soyez bien sûrs que si les Canadiens-français ne bougeent pas, les Anglais ne manqueront pas l'occasion de mettre la main sur cette belle réputation maintenant acquise.

Un mouvement populaire dans ce sens serait beaucoup plus utile que toutes les St-Jean Baptiste de la création.

Après tout, St-Jean Baptiste dans sa demeure éternelle se moque pas mal des Canadiens.

S'il lui reste quelque loisir il a même dû être prodigieusement furieux contre M. Jozon Perrault qui l'a fait décoller cette année deux jours d'avance.

Nous occuper d'établir bien solidement maintenant notre position parmi les nations ; grouper les hommes de talent dont nous disposons et nous en faire une sorte

de rempart intellectuel contre ceux qui nous nient un génie spécial, c'est là notre tâche, voilà le devoir qui s'impose.

Nous nous devons à nous-mêmes de ne pas laisser passer sans célébration le retour au pays du Canadien Girouard.

Remuons-nous, agissons, mais ne nous laissons pas voler encore un nom qui nous appartient et dont la revendication peut être pour nous non seulement une satisfaction d'amour-propre, mais aussi un élément de force qui n'est pas négligeable.

VIEUX-ROUGE.

L'USURE

Nous avons, il y a quelques jours, on s'en souvient, écrit sur ce sujet un article qui a fait sensation.

Nous exprimions alors l'idée que le Bill relatif à l'usure, préparé et présenté par M. Dandurand, ne nous semblait pas toucher le vrai point et constituer le vrai remède.

L'opinion à laquelle nous avons donné cours paraissait un peu osée et on nous l'a reprochée amèrement. La *Patrie* disait que nous étions les seuls à protester contre une loi sollicitée par tout le monde, contre une loi populaire s'il en fut jamais.

Nous avons laissé dire, sachant parfaitement à quoi nous en tenir et convaincu que l'avenir montrerait bien si nous étions tellement isolé que cela.

Le sénateur Dandurand qui était, croyons-nous, de bonne foi, quoiqu'un peu tapageur dans cette campagne, se figurait que l'affaire était dans le sac, que le Bill passait haut la main. Comment, on l'a entendu s'écrier sur la rue St-Jacques dans un état de surexcitation enthousiaste :

il passe haut la main ; bien plus je suis obligé de retenir les sénateurs, ils veulent aller trop vite, ils veulent me donner plus que je ne demande et rendre le Bill trop sévère."

Oui, n'est-ce pas ? et la première occasion qu'ils ont eu pour arrêter en pleine vitesse le train ministériel qui menait au succès le Bill tant désiré, ils ne l'ont pas manquée. Les bons sénateurs ont ouvert une voie d'évitement et y ont fait s'engager M. Dandurand et son train qui attendront paisiblement jusqu'à une autre session, qu'on veuille bien lui permettre de continuer sa marche.

Le rejet du Bill de l'usure, ne fera de tort à personne, pas même à ceux qu'il prétendait aider et donc nous n'avons jamais nié la position douloureuse et digne de compassion.

Mais nous sommes encore persuadé que ce bill aurait fait plus de mal que de bien et que beaucoup de très braves gens en auraient souffert.

Croit-on qu'en supprimant les shavers on supprime les tracasseries de ceux qui se trouvent à un moment donné à court d'argent et n'ont pas un crédit suffisant pour s'adresser aux banques.

Il faut bien que ceux-là trouvent ce qui leur manque et il faut bien admettre que les shavers, dans leur taux souvent exagérés, il est vrai, varient l'échelle suivant la responsabilité morale de l'emprunteur.

L'intérêt exigé n'est pas régulièrement de l'extorsion ; les cas que l'on a cités étaient peut-être des cas désespérés.

Mais il y aurait un moyen de venir en aide aux victimes des shavers, un moyen bien plus sûr que la loi contre l'usure qui est une loi somptuaire et par suite contraire au sentiment de cette fin-de-siècle.

En France, en Allemagne, en Italie, on a institué des banques coopératives sur

" Si mon Bill va passer, mais comment donc,

une petite échelle, des banques agricoles soutenues par l'Etat où les classes pauvres peuvent se procurer à des taux raisonnables les fonds que leur refusent les grandes banques organisées.

Voilà un remède, voilà un projet qui ne rencontrerait aucune opposition justifiable et qui est d'accord avec les idées, avec la civilisation nouvelle.

Pourquoi ne pas reprendre la solution du problème dans cette direction qui est humanitaire, pratique et intellectuelle ?

Nous tenions à montrer que nous n'avons aucun désir de voir se perpétuer la plaie usuraire et que nous sommes tout disposé à aider consciencieusement un effort salutaire fait dans la bonne voie ; mais, puisque l'expression est parlementaire, avec moins de " humbug."

LA RÉDACTION.

LE PATRIOTISME PROSTITUE

Il n'y a rien au monde de plus beau, de plus pur que le patriotisme ; rien n'est plus touchant que ses manifestations sincères et nobles lorsque l'âme du peuple se montre au grand jour, lorsqu'elle déborde dans des effusions émouvantes.

C'est pourquoi nous avons toujours aimé et admiré notre fête de la St-Jean Baptiste dans la célébration la plus naïve, sous la forme la plus primitive.

Nous aimions ces longs défilés d'ouvriers et de travailleurs, de marchands et de commerçants, d'hommes de profession et de rentiers se suivant sans beaucoup de marques distinctives, la feuille d'érable à la boutonnière, pour rappeler le grand jour, avec par-ci par-là quelques petits Saint-Jeans plus ou moins frissonnant auprès d'un mouton blanc. Deux ou trois corps de musique complétaient la procession qui parcourait les grandes rues pavoisées.

Il n'est pas jusqu'aux discours qui se faisaient invariablement lorsque le défilé était clos qui n'avaient leur charme. Ils étaient bien quel-

quefois un peu surannés ; il pouvait y régner un emballement souvent traduit en termes trop pompeux, mais il y avait dans tout cela une atmosphère entraînante de sincérité, de bonne foi et de patriotisme bien réel.

Songez donc à notre désappointement après avoir assisté à la mascarade de jeudi.

On a voulu faire du neuf, du fin-de-siècle, on n'a réussi qu'à faire quelque chose d'absolument chouteux.

Cette vachalcade, cette descente de Courtille à laquelle nous avons assisté et qui a duré plus de sept heures était purement et simplement de la prostitution du patriotisme.

D'abord, pourquoi fêter la St-Jean Baptiste un autre jour que le 24 juin ?

A-t-on jamais vu les Etats-Unis fêter le 4 juillet deux jours d'avance ?

Voit-on jamais la France célébrer le 14 juillet le 11 ou le 13 ?

Si les dates ont une valeur. Si l'anniversaire a une portée morale, il n'est permis à personne de les changer ni d'en substituer d'autres qui ne peuvent parler à l'âme ni à l'esprit du peuple.

Mais encore cela ne serait pas très grave si cette substitution n'avait été accompagnée d'une débauche de mauvais goût, de mercantilisme, de cocasserie et de grotesque, capable de faire des Canadiens-français pour de longs jours à venir la risée de ce continent.

Quant à exhiber ce qu'on leur a montré là, il eût mieux valu sûrement que plus de Canadiens fassent retenus chez eux, comme le redoutaient tant les organisateurs de la cérémonie.

Que signifiaient donc ces hideuses voitures réclames qui constituaient la fraction la plus brillante et la plus bruyante de la cavalcade ? D'où venaient toutes ces carrioles bariolées, empanachées, obscurcissant l'air de réclames stupides.

Si Jean Baptiste n'a sûrement jamais rêvé que sa fête servirait à pareil usage.

Et ces bicyclistés sales, déguenillés, obscènes souvent, était-ce la personnification du patriotisme canadien ?

Croit-on que Duvernay, Loranger, David, aient

sougé qu'un jour viendrait où la procession patriotique de la grande société canadienne-française servirait de dépotoir à toutes ces horreurs ?

Oui, nous protestons bien haut contre le vrai crime de lèse nationalité qui s'est commis à Montréal jeudi.

Ah! nous- comprenons bien que ce pauvre Dwyer qui avait endossé pour l'occasion son costume de cowboy se soit imaginé sous l'influence du soleil de midi qu'il se trouvait au sein d'une tribu de sauvages et qu'il ait agi en conséquence, déchargeant son pistolet et poussant les " whoops " les plus sanguinaires.

Il pouvait bien s'y tromper et la mansuétude du recorder s'explique. Que signifiaient ces mesquines associations de paroisses au lieu des anciens défilés des corps de métiers ?

Tous étaient morcelés, perdaient tout cachet, toute cohésion dans cet arrangement inusité.

Il est vrai qu'il y avait en conséquence beaucoup plus d'officiers et de dignitaires.

Oui, mais pas de soldats.

Est-ce l'idée qu'on veut inculquer à notre peuple ; n'y est-il pas déjà trop enclin maintenant ?

Voilà les réflexions attristées que nous avons rapportées de la vision longue de cette fameuse procession annoncée avec tant de fracas, avec un zèle flairant le plus parfait yankeisme.

Espérons que c'est la première et la dernière fois que nous verrons un semblable spectacle.

La Société St-Jean Baptiste se doit à elle-même de respecter le peuple qu'elle représente.

S'il y a dans son sein des individus qui se sentent des dispositions à être directeurs de cirque, qu'on les laisse suivre cette vocation, Forepaugh et Barnum auront besoin de successeurs.

Mais de grâce, que leurs essais ne se fassent pas aux dépens des Canadiens-français !

PATRIOTE.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL.
Prix d'abonnement \$3. par année

LE FAIT EST LA

Il n'y a rien tel que le BAUME RHUMAL pour guérir votre mal de gorge.

75

A PROPOS D'EMPRUNT

Lorsqu'il a été annoncé que notre gouvernement municipal allait contracter un emprunt, beaucoup de personnes ont fait remarquer que l'on devrait tenter un emprunt populaire, c'est-à-dire qu'au lieu d'aller en Angleterre ou dans les banques qui se fournissent de capitaux en Angleterre chercher les fonds nécessaires à l'administration civique, il vaudrait mieux s'adresser aux citoyens qui ont des fonds à placer.

Aujourd'hui qu'on veut réduire à 2½ p.c. le taux d'intérêt payé aux dépôts de banque d'épargnes, il ne doit pas manquer de gens qui préféreraient acheter avec leur argent des bons de la cité parfaitement sûrs et rapportant 3½ p.c.

Et puis le placement de ces bons dans les mains ou les coffres de la population aurait l'effet de la rendre plus attentive aux affaires publiques.

Ces propositions ont été débattues assez vivement et le comité des finances s'est aperçu qu'il était impossible d'ignorer complètement un mouvement d'opinion aussi caractérisé.

Il a donc été décidé de se rendre à cette demande, aussi, a-t-on pu voir pendant quelque temps dans les journaux favorisés l'annonce suivante :

Des soumissions adressées au soussigné seront reçues ju-qu'à midi, le 15 de juillet, pour la totalité ou partie d'une émission de \$222.000. pour un terme de 40 ans, portant 4 pour cent d'intérêt et rachetable au moyen d'un fonds d'amortissement.

" L'emprunt sera sous forme d'obligations à coupons de \$50 chacune, avec 80 coupons semi-annuels, annexés, et est contracté en vertu de la clause 34 de la charte de la ville.

" Des formules de soumission pourront être obtenues au Département du Trésor."

Il suffit de lire cette annonce pour se convaincre que tout a été mis en œuvre pour faire manquer en sous main cette première tentative d'emprunt populaire.

D'abord cette demande " pour la totalité ou parti " enlève immédiatement le caractère populaire des soumissions. Ces soumissions se

feront aux enchères, l'humble soumissionnaire d'une action ne pourra pas lutter avec le soumissionnaire de la totalité.

Ce sont les gros qui mangeront les petits.

L'emprunt aurait eu un cachet populaire si au contraire on avait interdit les soumissions pour la totalité ou même pour partie, si l'on n'avait autorisé que les soumissions uniques, individuelles, comme cela s'est fait aux États-Unis. Il y aurait dû y avoir une clause indiquant spécialement que les soumissions multiples passeraient après les soumissions individuelles.

Mais, dans le cas actuel, se donnera-t-on seulement la peine de considérer la soumission d'un pauvre diable à côté d'une vingtaine d'institutions qui soumissionneront pour la totalité ?

Mais il y a un autre point plus grave.

Pourquoi avoir fait cet emprunt à 4 p.c.

L'emprunt de trois millions qui fait tant de bruit s'est fait à 3½ p.c. au pair environ.

Par conséquent, un emprunt à 4 p.c. devra produire \$108 ou \$110 par cent piastres d'action.

N'est-ce pas là un truc pour écarter le souscripteur individuel, l'homme du peuple, l'ouvrier.

Quel est celui à qui vous ferez offrir \$110 pour obtenir de la ville une reconnaissance de \$100.

Ceux qui ont préparé l'emprunt et voulaient écarter la petite épargne savaient parfaitement qu'il ne se trouverait personne pour souscrire dans ces conditions.

On dira peut-être que c'est stupide, que du 3½ p.c. au pair est aussi cher que du 4 p.c. à \$110.

Nous ne nions pas cela ; nous prenons le fait brutal, tel qu'il est, avec toutes ses conséquences et nous disons : on ne trouvera personne pour souscrire.

Et c'est ce que l'on cherche.

Après cela, quand nous demanderons une autre fois d'essayer de l'emprunt populaire, ou nous répondra :

Comment, mais on en a mis un sur le marché de \$222,000 et personne n'a souscrit ; qu'est-ce que vous voulez faire d'un gros emprunt.

C'est l'artifice que nous voulons dénoncer.

Que le comité des finances s'il est sincère rappelle ses annonces et prescrive :

1o. Que le taux de l'intérêt sera 3 ½ p.c.

2o. Que les souscriptions individuelles seront seules reçues.

Et il verra si les Canadiens souscriront.

BANCO.

A BEAU MENTIR.....

Vous connaissez le proverbe, inutile d'aller plus loin.

Il me tombe un article du *Républicain de la Haute Loire*, un journal imprimé au Puy, qui nous donne un échantillon des blagues qu'un Français peut faire avaler à ses compatriotes et combien il est facile de faire des héros à bon marché.

Son nom est Gallot, paraît-il, et l'introduction de l'article en question vous donnera une idée du ton général.

Evidemment, l'auteur de l'article a une notion très vague de la géographie des lieux qu'il indique.

En effet, il est assez difficile de songer comment il aurait pu normalement passer de St Louis à Vancouver et de San Francisco à Chicago en côtoyant les Rocheuses sans encore les franchir ?

Mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises :

" Vous devinez qu'au cours de ces multiples pérégrinations, Gallot n'enrichit point les compagnies de chemins de fer américaines. Usant toujours du même moyen de locomotion (ses jambes), il coucha tantôt sur le sol battu des sentiers, tantôt dans les fourrés inextricables des forêts vierges, ou sous les wigwans des Indiens, auxquels sa vigueur et son audace inspiraient la plus grande admiration.

" Gallot est né gamin de Paris, et gamin de Paris il est resté. L'œil vif, le visage énergique, le sourire toujours gouailleur, il possède à un très grand degré ces qualités qui font du Français en général et du Parisien en particulier, ces soldats " un peu forte tête " qui souffrent en riant

et meurent comme des héros, pour l'Idée et pour le Drapeau."

Voilà le tapage patriotique qui commence :

" Né en 1862, il ne fut pas précisément ce qu'il est convenu de nommer un enfant choyé. Tout jeune il fit un terrible apprentissage de la vie, et passa par de douloureuses épreuves. Il acquit là une expérience précoce, en même temps qu'une rare volonté, mais la coupe d'amertume que le sort lui avait octroyée était profonde, Gallot ne se sentit par le courage de la boire jusqu'à la lie, et un beau matin sans crier gare, il fila incognito vers le Nouveau-Monde, à la recherche des aventures qui hantaient son cerveau d'enfant. A cette époque Gallot n'avait que dix-sept ans.

" Le gamin du boulevard Pigalle n'était pas habitué au bien-être et à l'affection. Bien lui en prit, car autrement ses goûts n'auraient pu s'accommoder de cette nouvelle existence. Il erra à travers l'Amérique immense, de New-York à Chicago, de San Francisco à Boston, Saint-Louis, Vancouver et plus que jamais épris de grand air et de liberté, côtoya les Montagnes Rocheuses, puis les franchit.

" Les Indiens, aujourd'hui d'ailleurs, à peu près disparus, sont les fils forts et fiers des contrées inexplorées, et ils conservent jalousement chez eux le culte de ces deux qualités qui leur sont propres. Ils aimèrent cet enfant du vieux monde échappé de la Babylone moderne, et apprirent par ses lèvres à connaître et à respecter la France. Gallot a conservé les meilleurs souvenirs de son séjour parmi eux et raconte à ce sujet les plus intéressantes anecdotes avec sa verve naturelle de Gavroche."

Vous figurez-vous nos sauvages en face de ce Babylonien savourant ses farces de Gavroche. ?

Mais l'aventure se corse :

" En 1885, éclata sous la conduite de David Riel, la révolution canadienne. Gallot n'était pas loin de là, et comme un bon chien de chasse, il dressa l'oreille au bruit des premiers coups de feu. Ma foi, l'on n'est pas Français pour rien, et Parisien par dessus le marché. Notre homme ne put résister au très légitime désir de recevoir quelques coups de fusil de notre héréditaire ennemi : l'Anglais, et de lui en rendre davantage. Il se battit donc comme un beau diable, se distinguant, puis repris de la nostalgie du grand air

et l'insurrection finie, Gallot continua sa course de Juif errant."

Il serait peut-être bon de remarquer que notre narrateur se fait prendre.

David Riel, pour Louis Riel, pourrait passer pour un lapsus, s'il n'y avait pas d'autres circonstances exténuantes pour la patience et la naïveté publique.

Maintenant voici le bout de l'oreille :

" D'un bout de l'Amérique à l'autre ce fut un immense triomphe. Gallot nous contera cela lui même un jour, car en collaboration avec quelques-uns de ses amis du *Journal des Voyages*, il prépare le récit de ses aventures, récit qui sera captivant et attrayant au possible, et d'autant plus intéressant pour nous que nous en connaîtrons le héros.

" Revenu en Europe, Gallot y conquit le titre de " roi des marcheurs," titre qui n'est point sans gloire. Rarement vaincu, souvent vainqueur, il jouit de la plus grande autorité dans le monde sportif. Il est aimé, admiré, mais... n'a point fait fortune car, hélas ! dans l'état de décadence actuelle l'on n'accorde plus aux exploits de la vigueur physique, la même admiration qu'autrefois dans l'ancienne Rome."

Maintenant passons le chapeau.

Et voilà comment se font les réputations.

VERITAS.

Les cloches de Corneville

On a donné, dimanche, à Corneville-sur Risle, la représentation des *Cloches de Corneville*.

Cette représentation fut vraiment curieuse, en pleins champs, au pays même où naquit la légende, sous une tente, avec, pour décors, les pommiers en fleurs, le serpolet et la Risle, où furent noyées les cloches. Il n'y manquait que le joyeux carillon, le vrai, celui que les cloches firent entendre au retour du seigneur tant attendu... de Corneville.

Les prix des places était fixé au *minimum*, avec cette parenthèse : le *maximum* étant laissé à la " générosité normande..."

Au bas du placard, l'appel suivant :

Que tous ceux qui ont à cœur l'amour des lé-

gendes de la vallée de la Risle se donnent rendez-vous à cette fête du "Souvenir normand," dont le produit est destiné à commencer une série d'autres fêtes et souscriptions publiques pour la reconstruction du clocher, des cloches, de l'horloge, de tout le carillon célèbre de Corneville.

Et toute la vallée y était. Sous-préfet et maires en écharpe, Cornevillois endimanchés et Cornevilloises en bonnet du temps, etc.

Les Tziganes au parc Sohmer

Un orchestre hongrois, d'une authenticité certaine, se fait entendre depuis le 12 juin au parc Sohmer et séjournera dans cet établissement jusqu'à la fin de la saison.

Plusieurs personnes, plus sceptiques que connaisseur, ont cru faire preuve de haute clairvoyance en affirmant que ces musiciens étaient recrutés parmi les premiers venus. Cette opinion ne fait pas honneur à ceux qui l'expriment; car, s'il ne suffit pas de voir ces virtuoses pour être convaincu de leur provenance exotique, il suffit du moins de les entendre pour s'assurer que leur façon d'exécuter n'a rien de commun avec ce que nous sommes accoutumés d'applaudir.

Les Tziganes — ou hongrois — naissent musiciens et exécutants. Les difficultés de l'interprétation conventionnelle ne les arrêtent point, parce qu'ils ne les connaissent même pas. Ils expriment ce qu'ils sentent, sans se soucier du métronome. Et, chose remarquable, lorsque le mouvement d'un motif connu est dénaturé par eux, l'on n'éprouve pas l'impatience et la petite colère que provoquent toujours le même défaut chez nos exécutants familiers.

Pourquoi ?

Parce que ces hommes, artistes inconscients, naturels et naïfs, expriment les sensations qu'ils perçoivent sans se préoccuper des combinaisons savantes ou compliquées du compositeur. Sur le thème d'un motif donné, ils brodent une légende poétique, familière à leurs cerveaux essentiellement sensitifs, et nous racontent une épopée héroïque où une gracieuse pastorale sur le

motif d'une marche triomphale ou d'un air de ballet, en transformant le rythme mais en donnant à la mélodie un cachet tout différent de la pensée intime de l'auteur.

Cette façon d'interpréter des œuvres familières à nos oreilles nous déroute, mais ne nous choque nullement. Souvent, même, cette émancipation originale donne un charme inconnu aux motifs connus qu'ils nous font entendre.

Mais pour bien apprécier l'art étrange et saisissant de ces artistes-nés, il faut les entendre lorsqu'ils exécutent un air national. Alors, c'est l'improvisation langoureuse, martiale ou échevelée; ce sont des accords vagues, des préludes confus qui semblent agiter l'âme des violons. Puis, les altos, avec leur gravité sonore, se mettent de la partie; le chef, d'un geste large attaque la mesure du chant posé, et l'orchestre part, endiablé, comme dans une ronde infernale, jetant au vent des cris d'allégresse ou des sanglots.

On comprend alors, sans pouvoir cependant l'analyser, la puissance de séduction que possèdent ces hommes. Séduction auditive seulement, car nous sommes loin d'admettre que ces descendants des vieux Madgyars puissent faire tourner la tête à une seule petite bourgeoise. Exceptionnellement, une princesse de souche yankee, névropathe et audacieusement émancipée, peut se toquer du premier violon, mais ce n'est qu'un rarissime accident, qui ne peut autoriser personne à traiter ces bons Tziganes de séducteurs.

L'orchestre hongrois du parc Sohmer est placé sous la direction de D. Waldman, qui en conduit cinq autres. Ordinairement, M. Waldman, lorsqu'il s'agit d'un engagement de longue durée, installe ses musiciens ou ses musiciennes — car il a sous son autorité un orchestre de dames viennoises — et ne perd pas de vue les fractions éparses de son armée mélodique. Ici, il a dû agir autrement et demeurer avec ses Tziganes à qui il sert de truchement, car les pauvres diables ne parlent ni anglais ni français. Mais comme on n'a pas besoin de converser avec eux, on peut se rendre au parc Sohmer tous les soirs, et subir le charme de leur musique étrange tout en humant l'air vivifiant du fleuve. PICCOLO.

Pèlerinages mouvementes

UNE PÉLERINE TOMBE FOUROYÉE — UN PÈLERIN SE JETTE PAR LA FENÊTRE D'UN CHAR—
ET UN AUTRE PREND LA CLEF
DES CHAMPS

Ce titre n'est pas de nous, il est emprunté textuellement au journal le *Soleil*, ainsi que le récit qui va suivre et que nous reproduisons sans changer un mot :

" Ce matin, un incident qui a failli être tragique est arrivé sur la voie du Québec Montmorency & Charlevoix. Ce matin 800 aliénés de l'asile de Beauport, partaient par cette voie pour le pèlerinage de Ste Anne de Beauport, sous la direction des gardiens. A un moment donné, un des fous s'élança à travers la fenêtre d'un char, brisant la vitre et alla tomber à côté de la voie, pendant que le convoi allait à une vitesse de 30 milles.

" Cela arriva à un mille à l'ouest de Montmorency.

" Le malheureux, chose étrange, se releva, et après s'être secoué un peu, prit la route de la ville. Il fut recueilli par l'autre train qui s'en revenait. Le pauvre aliéné n'avait qu'une légère blessure à la tête.

" Arrivé à Beauport, un autre incident s'est produit. A un moment donné, pendant que les pèlerins s'en allaient au sanctuaire de la Bonne Ste, un aliéné rompit les rangs et s'élança à grande vitesse sur la route, en disant qu'il s'en allait voir ses parents aux Eboulements.

" A 2 heures, on ne l'avait pas encore capturé.

" Quelque temps après, une scène plus tragique se déroulait à l'hôtel Régina. Une femme nommée Craycroft, venue à Ste Anne avec un pèlerinage de Sherwood, Texas, est morte presque subitement après une couple de jours d'indisposition.

" Elle était allée au sanctuaire, le matin, et se sentant plus mal elle se fit transporter à son hôtel où elle rendit le dernier soupir quelques minutes après.

" Le cadavre sera transporté à Québec aujourd'hui et reconduit à Sherwood."

Deux mots maintenant :

Tous ces gens-là n'auraient-ils pas mieux fait de rester chez eux ?

PETIT CHANTAGE

A peine remis de la grave maladie que l'on sait, voilà le pape Léon XIII en présence de difficultés familiales d'une nature délicate, mais dont il se tire avec cette bonhomie élégante et cette finesse matoise dont il sait donner à propos les preuves. On nous l'a montré pendant sa maladie recevant ses médecins, au réveil, avec un sourire et une petite pièce de vers latius élaborée pendant la nuit. C'était la meilleure réponse à faire aux pessimistes et aux candidats au trône de saint Pierre.

Aujourd'hui, ce n'est pas aux médecins et aux remplaçants qu'il a à faire, c'est à sa famille. Il choisit ses cardinaux, mais il n'a pas choisi ses neveux. L'un d'eux, le comte Pecci, est un charmant garçon, élégant, distingué, beau viveur, qui a épousé une jeune américaine du Sud. Le jeune ménage n'est pas précisément à la charité publique, car l'Américaine est riche; mais on mène la vie à grandes guides, on donne des réceptions brillantes, et à ce jeu-là on voit tôt le fond de la caisse.

On se retourne alors vers le bon oncle. Il a son patrimoine propre, et il est à son aise. Il paraît tout désigné pour "ouiller", comme on dit chez nous, la cassette des neveux. Mais le saint-père ne veut rien savoir. Il fait la sourde oreille et reste insensible aux lamentations. Le neveu a fait plusieurs tentatives désespérées et inutiles. Alors on a fait donner la jeune femme.

Les échos racontent qu'elle s'est présentée au Vatican, et qu'elle a exposé, aussi vainement que son mari, ses difficultés pécuniaires. Le pape se bornait à exprimer ses regrets. Le fait est qu'il a ses pauvres.

L'Américaine tenta alors un dernier argument. Si le saint-père ne venait à leur aide, elle se verrait obligée, pour faire face à ses engagements, d'accepter le brillant cachet qu'on lui offrait dans un théâtre lyrique de Rome.

Comme petit chantage, c'est assez coquet. On voit sur l'affiche la vedette : "Débuts sensationnels. Mme la comtesse Pecci dans *Cavalleria Rusticana*." Il y aurait eu du monde. Et quel scandale dans la chrétienté ! Les petits curés de

campagne n'auraient rien compris à une arenturo pareille.

Le pape sourtt et répondit simplement :

“ Je suis au regret, ma chère enfant, que ma dignité ne me permette pas d'aller vous entendre.” Et il la congédia sur cette douce parole.

Ce petit homme sacro-saint, perdu dans son blanc vêtement, a de l'esprit comme un diable. Il sait ce qu'il veut, ce qu'il dit, et il a la manière de dire. Il est bien Italien, et par instants, si nous osons nous exprimer ainsi, “ bien Parisien.”

RIGOLO

UN CHANSONNIER BRETON

Lorsque les roues des bicyclettes auront fini d'aplanir la terre, je doute que nous soyons plus heureux, car nous aurons semé bien des illusions le long des chemins. Nous faisons une chasse impitoyable à tous les mensonges, c'est comme si nous détruisions tous les nids, sous prétexte qu'il y a des oiseaux nuisibles. Notre plus clair résultat sera d'avoir éteint le génie spécial de chacune des populations dont est faite notre race française.

C'est peut-être un bien ? Mais je m'empresse d'ajouter que c'est également un grand mal.

Toute guerre, qu'elle soit faite avec des armes ou avec des paroles, est chose terrible ; elle amène des ruines, des désespoirs, d'irréparables malheurs, et, du moment qu'il y a un vaincu, au fond du cœur beaucoup sont pour lui. C'est d'ailleurs ce pieux et admirable sentiment qui a motivé presque exclusivement le folklorisme, cette touchante pensée de recueillir les derniers débris de l'âme d'un peuple, pour en transmettre au moins le souvenir.

Probablement nous ne nous serions jamais aperçus des trésors que nous possédions si une main brutale ne les avait bouleversés ; la pierre précieuse serait encore ignorée dans sa gangue sans le coup de marteau du pionnier démolisseur. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire et les plus beaux contes finissent toujours sur cette péroraison “ qu'ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants ! ” parce qu'il n'y a plus rien à dire sur le compte des gens satisfaits.

Et c'est parce que les Bretons ont beaucoup souffert que, chez eux, le sentiment poétique est très développé et qu'on trouve, dans la moindre bourgade, une riche moisson de souvenirs et une ample matière à littérature.

J'en arrive donc à une contradiction formelle de ce que je disais tout à l'heure. La lutte est une chose terrible, mais, sans elle, nous ne connaîtrions pas la joie de vivre ; la douleur nous trompe, la maladie nous fait estimer la santé, et, logiquement, nous devons nous féliciter de voir des vandales maltraiter notre Bretagne, puisque sa détresse touche et que ses gestes éplorés dévoilent ses beautés.

Je ne sais pas si Théodore Botrel le chansonnier breton, me pardonnera ces cruels raisonnements ; lui s'est astreint à glaner précieusement les souvenirs de son enfance et à les chanter naïvement. Il n'avait pas besoin de voir mourir la Bretagne pour l'aimer, mais ses accents ne nous auraient peut-être pas touchés à un autre moment, malgré son talent.

La caractéristique de ce talent, c'est sa sincérité. “ Ce qui distingue, à mon sens, l'inspiration de Botrel, dit M. Le Braz, qui vient de publier une étude de la chanson bretonne, c'est qu'elle est de source vraiment populaire. Né du peuple, cet auteur a su rester du peuple.”

On ne saurait mieux dire. Théodore Botrel a chanté en Breton et parce qu'il était Breton ; il a été dès son enfance inconsciemment empoigné par l'âpre poésie d'Armorique, et, devenu grand, il a conservé l'esprit du pays natal. C'est pour cela que la plupart des pièces qui composent son livre sont de petits chefs-d'œuvre dans leur genre particulier ; elles ont pardessus tout le goût de terroir, sans lequel elles seraient quelconques.

La philosophie paysanne est simpliste, il n'y faut pas chercher des sentiments compliqués ; le regret du coin natal, la douleur de perdre une amie, les petites et les grandes misères de l'existence, voilà ce que chante le Breton depuis des siècles ; ce n'est pas neuf, comme vous voyez, mais le génie d'une race essentiellement sentimentale, d'une délicatesse de cœur incomparable

sous une rude enveloppe, a donné un charme pénétrant à ces simples cris humains.

Théodore Botrel a su conserver cette couleur locale, qui se défraichit si facilement ; il a fait loyalement son œuvre de trouvère, de barde breton, se contentant de remettre au goût du jour, mais au goût breton, de vieilles légendes, des coutumes, des chansons qui nous auraient choqués dans leur primitive rusticité. Encore ses raccords sont-ils imperceptibles, placés de main de maître, là même où l'usure nous aurait désagréablement surpris.

Parmi ses chansons, la plupart, je crois, viennent entièrement de son crû ; nonseulement elles ne détonnent pas, mais il est impossible de les distinguer de quelques autres, dont il a pu avoir réminiscence. Toutes se tiennent comme des sœurs se tiennent par la main.

Et ce sont justement ces qualités de vérité, de probité — et aussi de pittoresque — qui font de son livre un régal pour ses compatriotes et pour tout le monde.

La tristesse des choses qui s'en vont a fait le reste du succès.

Succès mérité, bien sûr, mais encore une fois ce n'était pas suffisant pour que cela arrive ; il a fallu, comme je l'ai dit, que nous lisions une des dernières pages de l'histoire de Bretagne pour nous y intéresser autant... Mais, quoi qu'il en soit, Théodore Botrel a fait œuvre de bon poète.

Qui ne goûterait le charme de son "Vœu à saint Yves," par exemple :

Un jour, sur un gros navire,
Vire au vent, vire vire,
La veuve embarqua son gars...
Le marin ne revint pas.

Fit vœu de faire un navire,
Vire au vent, vire vire,
De l'offrir à saint Yvon,
Patron "de ceux qui s'en vont."

Pour la coque du navire,
Vire au vent, vire vire,
La pauvre vieille aux abois,
A pris son sabot de bois.

Pour le grand mat du navire,
Vire au vent, vire, vire,
La misaine et l'artimon,
A pais trois branches d'ajonc.

Pour les vergues du navire,
Vire au vent, vire, vire,
A rompu, tout auseitôt,
Ses aiguilles de tricot.

Pour les voiles du navire,
Vire au vent, vire, vire,
Tailla le beau tablier,
Qu'elle eut pour se marier.

Pour les agrès du navire,
Vire au vent, vire, vire,
Les états et les haubans,
Coupa ses beaux cheveux blancs.

Pour achever le navire,
Vire au vent, vire, vire,
Le baptisa de ses pleurs,
Puis y mit les trois couleurs.

Pour porter chance au marin,
Vire au vent, vire, vire,
Elle planta sur l'avant
Sa petite croix d'argent.

Enfin, prenant le navire,
Vire au vent, vire, vire,
S'en fut le porter nu-pieds,
A saint Yves de Tréguier.

Pour la veuve et le navire,
Vire au vent, vire, vire,
Saint Yvon tant pria Dieu
Qu'il lui ramena son feu !

Pour mon compte je trouve cela délicieux ; cette naïveté amène un bon sourire attendri et aussi une larme chez ceux qui ont vu la mer de près et ont assisté, trop souvent, à ses drames.

Il est inutile de parler de ce livre en détail, il faudrait en citer toutes les chansons, *La Chanson du Blé-Noir, La Dernière Ecuelle, Le navire du Forban, La Paimpolaise, La Fanchette Le Mai d'amour, La Chanson des tout petits*, toutes enfin, et c'est d'autant plus inutile que Théodore Botrel est connu déjà, a obtenu un vif succès en Bretagne et ailleurs, même à Paris. La blague frivole s'est tue un instant au son du bi-

niou. Et c'était la tâche la plus difficile que de faire entendre ceux qui n'ont pas d'oreilles!

Mais les accents étaient si profonds! On y reconnaissait la voix d'un peuple opiniâtre dans sa détresse, résistant sous les coups du sort :

Nous avons vu partir nos pères
Pour les grand'pêches meurtrières.
Ils nous sont, de leurs bras nerveux,
Serrés ben fort, longtemps, contre eux.
L'Océan les ramènera
Lon la!
Chantons, lon la deridera.

Nous avons vu notre grand frère,
Chantant ben fort pour se distraire,
Qui buvait les pleurs de ses yeux,
Avec le cidre des adieux...

Sa sentimentalité, pour être plus naïve, n'est-elle pas la même qui nous fait vivre tous et sans laquelle nous ne vivrions pas :

Le jour du départ du grand brick
Annette m'a dit, sur la grève,
" Mon souveuir, petit Yanik,
Chaque nuit hantera ton rêve... "

Et depuis trois ans, chaque soir,
De garde au bout de la grand'hune
Je suis ben certain de la voir
Glisser sur un rayon de lune.

Et toujours, au refrain, la grand voix de la mer; et pour décor la campagne mélancolique de la Bretagne.

C'est déjà une œuvre charmante, elle sera précieuse quand la Bretagne aura disparu, ce qui ne saurait tarder.

Ceux qui désirent se procurer la première livraison des *Contemporains*, par *Vieux-Rouge*, feraient mieux d'en faire la demande immédiatement. In en reste au plus une vingtaine d'exemplaires. Prix 50 cts.

MIEUX VAUT PREVENIR

On évitera la consommation en prenant du BAUME RHUMAL.

LA PLUIE QUI PARLE

Il est de notoriété scientifique — je n'ai pas été le seul à expliquer, à mainte reprise, à cette place, le comment et le pourquoi — il est, dis-je, de notoriété scientifique que les crachats des poitrinaires sont le réceptacle favori et le véhicule de prédilection du bacille de la tuberculose.

Ce maudit microbe — le plus redoutable, sans contredit, de nos infiniments petits ennemis domestiques — a, en effet, la vie si dure qu'il résiste à la dessiccation. D'où cette conséquence que quand un phtisique crache par terre, ni le Diable ni la Mort n'y perdent rien. Même enrobées de boue et roulées au ruisseau, ces piteuses expectorations — qui sont, en réalité, des débris de poumons en pourriture — conservent toute leur virulence: une fois venue la sécheresse, elles se mêlent à la poussière des rues, et soulevées par le vent, les pieds des promeneurs, l'envolée des jupes ou le balai, elles ont tôt fait d'envahir et de contaminer les bronches du pauvre monde.

Voilà comment chaque poitrinaire peut être un empoisonneur sans le savoir! Voilà comment la tuberculose se propage insidieusement d'homme à homme dans les casernes, les ateliers, les bureaux, les églises, les wagons, les voitures publiques, les écoles, les prisons, etc.!

Si l'on songe que, dans une ville comme Paris, c'est par centaines de mille que se comptent les phtisiques, crachant à qui mieux mieux à tort et à travers, il y a vraiment de quoi frémir, et l'on commence à trouver moins ridicules les défenses de cracher et les prescriptions classiques relatives au crachoir obligatoire, dont le professeur Cornet (de Berlin), fut, si je ne m'abuse, le premier promoteur.

Il ne faudrait pourtant rien exagérer. Certaines expériences récemment faites par d'autres médecins allemands, avec le soin méticuleux que savent y mettre ces gens-là, semblent démontrer que si la contamination par les crachats tuberculeux réduits en poudre est une possibilité courante et de tous les instants, elle ne se réalise

cependant, dans la vie ordinaire, que grâce à un concours exceptionnel de circonstances. Il apparaît, en revanche, de ces mêmes expériences, instituées, sous le contrôle et la direction du professeur Flügge (de Breslau), par les docteurs Sticher, Laschtschenko, Heymau et Beninde, qu'il existe un autre mode de transmission de la tuberculose plus redoutable encore peut-être.

La chose est un brin délicate à dire, et je demande d'avance pardon à mes lecteurs des détails répugnants et scabreux dans lesquels je vais être obligé d'entrer. Mon excuse sera qu'il s'agit à la fois de l'intérêt de la science et de la santé publique...

Donc, ce nouveau véhicule du bacille des cavernes, auquel personne ne paraît avoir suffisamment pensé jusqu'ici, c'est le crachat liquide, le "postillon," puisqu'il faut l'appeler par son nom populaire — le "postillon" qui n'est pas "de Lonjumeau."

*
* *

En étudiant les causes de l'infection spontanée des plaies chirurgicales par les germes de l'air, le professeur Flügge fut amené à noter une observation intéressante. C'est que, quand on parle, à tue-tête ou même à voix basse, quand on tousse et surtout quand on éternue, il se fait une projection d'innombrables gouttelettes de salive, qui flottent quelque temps en l'air en vertu de leur légèreté spécifique, avant de retomber sur le sol, et peuvent même parfois être emportées assez loin par les courants d'air.

Chez certaines personnes, cet accident, en raison d'un défaut de conformation de la bouche ou d'un excès de volubilité, dégénère même en infirmité : c'est "la Pluie qui Parle !"

Or, nous portons tous, à l'état normal, autour des gencives et dans la gorge, des myriades de microbes, dans le microbe de la tuberculose jusqu'au microbe de la pneumonie, en passant par les microbes de la carie dentaire, de la diphtérie et de l'influenza, en train de guetter l'occasion d'envahir l'économie. Il s'ensuit que chacun de nous promène autour de soi une zone infectieuse. Mais quand il s'agit d'un phtisique, cela devient tout à fait sérieux, ce bombardement d'éclabous-

sures équivalant à un ensemencement à jet continu de pestilences homicides.

Restait à savoir quelles pouvaient être la vitesse et la portée de ce bombardement, et pendant combien de temps les projectiles pouvaient flotter dans l'air avant de retomber. Aidé de ses quatre élèves précités, le professeur Flügge entreprit à cet effet une série de ces recherches d'une précision plus que minutieuse dont seuls des Allemands sont capables.

C'est ainsi que ces cinq graves personnages s'astreignirent à se rincer la bouche avec des liquides littéralement "pourris" de microbes. Après quoi, ils se mirent à parler, tousser, éternuer, etc., à des distances de plus en plus grandes, mais toujours mathématiquement répétées, d'une série de soucoupes remplies de bouillons de culture susceptibles d'entrer en fermentation au contact du moindre germe. Histoire de voir jusqu'où pouvaient porter les "postillons" microbiens et combien de temps ils mettaient à atteindre le but...

Il fut ainsi établi qu'un courant d'air insignifiant, ayant seulement la vitesse de 3 millimètres à la seconde, suffit à emporter à un mètre de distance des particules liquides chargées de bacilles. D'autre part, on observa que sur 100 phtisiques, il en est environ 40 qui ensemencent, à cette distance, les bouillons de culture, c'est-à-dire qui, en parlant ou en toussant, vous tirent de véritables salves de mitraille virulente.

Il existe donc effectivement une cause inédite de contamination, distincte de la contamination classique par les résidus pulvérulents des crachats desséchés : c'est l'espèce de buée, léthifère, qui, au moindre spasme, à la moindre quinte, au moindre mouvement des lèvres, s'exhale, tel un feu d'artifice, de la bouche des tuberculeux.

Et ceci n'est pas précisément un risque négligeable. A preuve les expériences suivantes, dont l'initiative revient à M. Heymann :

Des poitrinaires avérés furent conviés à s'asseoir devant des cages renfermant des cochons d'Inde, avec la faculté de parler, de tousser, d'éternuer, de cracher, etc., toutes les fois que le

besoin s'en ferait sentir. Au bout de quelques semaines de ce petit exercice, quotidiennement répété, 6 animaux sur 25 — soit près du quart — avaient bel et bien attrapé la phtisie.

N'allez pas trop loin, cependant, et ne vous mettez pas plus que de raison martel en tête.

Il ne suffit pas, pour devenir phtisique jusqu'à s'en faire mourir, d'avaler des bacilles de Koch, fût-ce même à bouche que veux-tu. S'il en était ainsi, il y aurait belle lurette que nos grandes villes où l'atmosphère en est saturée seraient dépeuplées, et qu'il n'y aurait plus de monde au monde. Pour ensemençer la tuberculose, c'est comme pour ensemençer n'importe quoi : il faut un germe, sans doute, mais il faut aussi un terrain propice. S'il tombe sur un terrain réfractaire, le germe le plus vivace n'aboutit pas : autant en emporte le vent.

Or, Dieu merci, il est quantité de terrains — c'est-à-dire d'organismes, de "tempéraments" — sur lesquels les ferments pathogènes ne "prennent" qu'à la faveur d'une tare accidentelle, d'une brèche, d'une lésion. A l'état normal, ces organismes, qui sont tout le même la majorité, *dégoûtent* les microbes, en quelque sorte, et les découragent. Et c'est ce qui vous explique que vous et moi, mon cher lecteur, nous sommes encore en vie !

Ce n'est tout de même pas une raison, il est vrai, pour nous relâcher de la prudence que nous impose le souci de l'hygiène préventive ni pour négliger les précautions de rigueur.

Méfions-nous donc — comme de la peste, ou, plutôt, comme de la phtisie — de ceux qui sont capables de faire leur absinthe rien qu'en bavardant devant leur verre ! Méfions-nous de "la Pluie qui Parle" et des "Postillons" infectueux !

EMILE GAUTIER.

EFFET INSTANTANE

Une toux obstinée cède immédiatement devant le BAUME RHUMAL.

Les crises de l'Eglise d'Angleterre

En rejetant une partie des dogmes catholiques, les premiers réformateurs ont créé un mouvement uniforme qui a emporté dans la voie du rationalisme leurs sectateurs, qu'ils firent seuls juges de ce qu'il fallait croire et de ce qu'il fallait rejeter.

Dépouillés, en vertu de leurs propres décrets, de toute autorité dogmatique, c'est en vain que les premiers chefs de la Réforme essayèrent de mettre une limite aux négociations, et qu'à leur tour ils allumèrent les bûchers. Il ne resta plus, un jour, aux protestants que leur Bible, dans laquelle, grâce à la fiction de l'inspiration individuelle, il leur fut permis de voir tout ce qu'ils voulaient. Socin usa de la permission pour nier la divinité du Christ, et la religion qu'il s'agissait de réformer se trouva abolie par le fait.

Tel est le chemin rigoureusement tracé par le schisme du XVII^e siècle au christianisme des dissidents.

Sur le continent, la réaction a été faible, localisée, sans influence décisive sur l'évolution des esprits. En Angleterre, au contraire, elle est périodique, vigoureuse, conduite par des esprits tenaces. Les Anglais, quelque pratiques qu'ils soient, ne paraissent pas vouloir d'une religiosité commode qui dispense de tout culte. Chaque fois que la conscience nationale glisse vers l'indifférence et le rationalisme, un soubressaut la rejette en arrière et, de soubressauts en soubressauts, elle se retrouve aujourd'hui plus près qu'elle n'était jamais du "papisme" et de ses pratiques abhorrées.

L'Eglise d'Angleterre fut séparée de l'Eglise universelle par Henri VIII, non point pour des motifs de conscience, mais dans un but politique ou, pour dire les choses plus crûment, — puisqu'il s'agissait d'un divorce injustifiable — dans un simple but de libertinage. Ce fut un schisme, non point une hérésie, puisque la révolte du clergé anglais porta uniquement sur des points de droit canonique. L'hérésie n'apparut que sous le règne d'Edouard VI, quand Cran

mer, dans sa profession de foi, rejeta cinq sacrements, nia l'infaillibilité des conciles et institua une liturgie nouvelle. Le zèle malhabile de Marie Tudor ne fit rien gagner à la religion catholique, et sous Elisabeth, en 1562, l'Eglise anglicane eut pour constitutions définitives les "trente-neuf articles de religion" et le "livre des prières publiques" qui lui servent de bases encore aujourd'hui.

Quand nous parlons de bases, nous n'entendons pas parler de fondements indestructibles : Cranmer avait adopté la méthode des réformateurs du continent, qui légitimait toutes les négations. Les bases de la religion anglicane pouvaient donc être niées comme le reste. En fait, elles le furent, et il n'y eut pas, à proprement parler, de digues pour contenir le flux et le reflux des consciences pendant les trois siècles qui suivirent cet "établissement."

Tout d'abord, une foule de sectes dissidentes se soulevèrent contre les trente-neuf articles, au nom de la liberté d'examen protestante. Les emprisonnements, les déportations, les "dragonnades" des cavaliers de Charles Ier en eurent raison. Par réaction contre les *dissenters*, la *high-church* se forma, qui sépara l'Eglise anglicane des Eglises réformées du continent, en proclamant qu'elle faisait partie inhérente de la grande Eglise catholique visible. "A leurs yeux, dit M. Gilbert Thierry, Rome était l'Eglise-mère qui avait donné naissance à l'Eglise d'Angleterre ; mais, vierge folle, Rome avait laissé éteindre la lampe sainte, et la nuit de l'erreur s'était étendue sur ses yeux, tandis que, vierge sage, l'Eglise d'Angleterre continuait sa route dans la voie du Seigneur."

Ce rapprochement se traduisit par la remise en honneur du rituel catholique. La croix reparut sur les églises ; l'orgue alterna de nouveau son chant avec les chœurs, et les clergymen s'agenouillèrent devant l'autel, vêtus de l'aube et de l'étole.

La réaction fut rapide. Une *low-church* se fonda à son tour qui, jointe aux dissidents, attaqua violemment les serviteurs du "papisme" et proscrivit la "parure du diable," la "livrée de la bête." La *high-church* tenta de s'affermir en

concluant une alliance avec les gallicans de France : elle n'y réussit pas et fut vaincue. La Basse-Eglise triompha, et le puritanisme remonta en chaire.

Il n'y resta pas longtemps. Ce qu'il appelait autrefois la "grande folie", l'esprit d'incrédulité, y rentra à sa suite. Les théories qui soufflaient de France formèrent des prédicateurs philosophes, qui réclamaient en chaire la liberté de conscience et proclamaient que le Christ était un grand homme. En 1772, deux cent cinquante clergymen demandèrent au Parlement de les relever de leur d'obéissance aux trente-neuf articles, qui étaient, "par trop contraires aux principes d'une saine philosophie." A quoi un prélat, Hoadley, répondait : "Qu'importe qu'on les croie, pourvu qu'on les signe ?"

Une réaction nouvelle fut déchaînée par les prédications enflammées de Wesley et de Whitefield. La déesse Raison qu'adoraient les Français, dégouta définitivement les Anglais de leur religion philosophique. Momentanément consolidée, la *low-church* eut à lutter d'abord contre la critique évangélique de l'école de Tubingue, dont les théories étaient importées par les non-conformistes, ensuite contre un adversaire autrement dangereux et qui lui arrivait d'un tout autre côté : le puseyisme. Quelques professeurs des universités anglaises orientèrent de nouveau la religion nationale vers le ritualisme et le dogmatisme. Dans des *tracts* répandus à foison, ils en arrivèrent peu à peu à justifier la plupart des dogmes catholiques, jusqu'au jour où leur chef, le vénérable Dr Pusey, en pleine chaire d'Oxford, se rallia à la transsubstantiation eucharistique et condamna les propositions fondamentales de la Réforme.

Cela fit un beau tapage. Les puseyistes se virent persécutés avec la dernière rigueur par l'Eglise officielle. En 1833, on ne brûlait pas les gens : on se contenta de retirer aux novateurs leurs chaires, leurs charges, leurs dignités. Plusieurs d'entre eux, parmi lesquels le promoteur du mouvement, Newman, se convertirent au catholicisme.

Le puseyisme, d'ailleurs, ne mourut pas. Il fit alliance avec la *high-church*, et ce sont ces

deux partis que nous voyons confondus aujourd'hui sous le nom de ritualisme.

Le ritualisme, qui est devenu très puissant, est en passe d'adopter intégralement toute la liturgie catholique. A l'époque où fut promulgué le *Public Worship Regulation Act*, qui règle le rituel du culte anglican, six points étaient admis : la position du célébrant, tourné du côté de l'est ; l'usage du calice ; les cierges sur l'autel ; les vêtements eucharistiques ; l'hostie, l'encens. Ils sont de beaucoup dépassés aujourd'hui. Le ritualisme moderne a des images de saints, en grandeur naturelle, éclairées de cierges ; des images et représentations du Sacré-Cœur ; le sacrement réservé ; la bénédiction ; les rosaires et les confessionnaux ; il dit la partie du *prayer-book* qui a rapport à l'office, si bas qu'on ne peut l'entendre, et les canons latins si haut qu'on peut les entendre ; il se glorifie d'avoir, en fait, tout ce que " les Romains " ont. On a déjà fait remarquer ses plus récents efforts pour rendre l'anglicane " Cène du Seigneur " d'une ressemblance aussi parfaite que possible avec " la Messe." Et l'on peut ajouter qu'il observe toutes les fêtes des saints du calendrier catholique."

La bulle papale refusant de reconnaître les ordres anglicans a causé parmi les ritualistes de grandes déceptions. Ils ont reproché au Pape de ne pas avoir su saisir l'occasion qui se présentait. L'intransigeance du Saint-Siège, en amenant un certain nombre de ritualistes à la conversion, n'a cependant refroidi en rien le zèle de ceux qui n'ont pas voulu s'y décider.

Les antiritualistes ont commencé contre eux une croisade de chahuts. Il y a quelques jours encore, le service célébré dans une église de Liverpool a provoqué des manifestations tumultueuses, et le clergeman officiant a failli être écharpé. Les perturbateurs sont, paraît-il, hors de l'atteinte des lois, puisqu'ils prétendent même vouloir faire respecter par leurs victimes le *Public Worship Act*. Pour être logique, en effet, le gouvernement devrait agir contre les ritualistes, mais ceux-ci sont nombreux et fortement appuyés. Au point de vue gouvernemental, il semble que la situation soit sans issue ; au point de vue religieux, il y a deux solutions :

la rentrée de l'anglicanisme dans l'Eglise catholique par le chemin du ritualisme, ou son retour, par voie de réaction, aux bizarreries de la *low-church* de 1772.

Rovic.

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

Faites abonner vos amis au REVEIL.

* *

Le RÉVEIL est publié et imprimé par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, Montréal.

POUR L'ENFANT

L'enfant qui tousse prendra du BAUME RHUMAL et sera guéri.